

hommes piquaient le minéral, auprès d'une flaque d'eau sombre comme l'acier fon.

Leurs lanternes brûlaient tristement à leurs pieds.

Tous deux s'arrêtèrent pour essuyer la sueur de leurs fronts.

— Ami, dit l'un d'eux, causons encore de ce rêve que nous avons tous deux.

— Soit, répondit l'autre, ce rêve guérit ma fatigue. Il me semble que ce rêve me rend le parfum des fleurs, l'air libre et les doux rayons du soleil.

Ils s'assirent côte à côte, et le premier reprit :

— Je m'appelais donc sir Arthur...

— Certes, interrompit l'autre, j'ai gagné bien des louis à un gentilhomme de ce nom... mais ce n'est pas vous !

— Vous avez peut-être raison, ami, ce n'est pas moi ; du moins il y a des moments où je ne saurais l'affirmer moi-même... on m'a pris mon corps, voilà ce que je crois ; et n'est-ce pas folie de croire ainsi à l'impossible ?

Son compagnon secoua lentement la tête :

— Moi, dit-il, j'étais comte... et colonel... j'avais une femme que j'aimais... un enfant adoré... Il faut bien que cela soit, puisque leur souvenir emplît mes yeux de larmes ?

— Et l'on vous a pris votre corps aussi, n'est-ce pas ? interrompit sir Arthur.

— Oui, une nuit, mon château brûlait... cet homme... mais c'était lui qui s'appelait sir Arthur !

L'autre mineur songeait laborieusement, la tête penchée sur sa poitrine.

— Alors, dit-il, c'est le même qui nous a pris nos deux corps !

Ils échangeaient des regards sans rayon. Quelque chose pesait sur leurs intelligences engourdis.

— Allons ! dit la grosse voix d'un gardien, voilà encore ces deux fous qui se reposent ! A l'ouvrage, coquins ! vous ne gagnez pas le pain que vous mangez !

Les deux pauvres mineurs reprirent leurs pics docilement et se remirent à l'ouvrage.

Derrière le gardien, une belle jeune fille venait, vêtue comme une demoiselle de riche maison.

Le gardien se tourna vers elle et lui dit :

— Voyez-vous, mademoiselle, il faut sans cesse surveiller ces deux-là. Ils ont un coup de marteau, sauf le respect que je vous dois. En voici un qui se croit baronnet d'Angleterre ; c'est sir Arthur... Enx-t-il l'air, hein ?

La jeune fille approchait. Le regard de ses beaux yeux tomba sur le second mineur, qui tressaillit.

— Celui-là, reprit l'inspecteur en haussant les épaules, c'est un colonel français... un colonel de husards...

— Le colonel comte Roland de Savray !... murmura la belle jeune fille.

L'inspecteur éclata de rire et poussa rudement le pauvre homme, dont le pic attaqua un bloc de minéral.

Mais en travaillant le pauvre homme se disait :

— Lotte ! J'ai vu Lotte ! Sous le nuage qui est dans mon esprit, y a-t-il donc la vérité ?

## XL

### A Paris.

Au moment où notre voyageur, après avoir déjeuné de pain sec et d'eau en se promenant, revenait aux Trois-Puits, la hanne ramenait au jour la petite fille. Elle avait repris sa taille d'enfant et sa frêle apparence.

— Père, dit-elle, ils sont en bas tous les deux. Je n'aurais pu les reconnaître, car ce qui leur reste d'âme est dans des corps de rebut. Mais ils ont assez d'âme encore pour se souvenir vaguement et cruellement souffrir.

Le voyageur ne s'était pas arrêté pour l'entendre.

— Nous allons à Paris, dit-il.

— A Paris ! s'écria-t-elle, tandis qu'un joyeux sourire éclairait la pâleur de son visage. Je vais les revoir ! elle et lui !...

— Ruthaël, prononça tout bas le voyageur, j'ai interrogé l'ange. Dieu permettra que tu choisisses entre ton père et ton époux...

— Moi ! te quitter ! s'écria l'enfant qui fondit en larmes.

Sans s'arrêter, le voyageur l'enleva dans ses bras et la pressa contre son cœur.

— Ozer est là-bas, dit-il, l'infâme Ozer ! J'ai appris ici ce que je voulais savoir, Dieu est miséricordieux. Chaque bonne action diminue ma peine. Allons faire le bien et combattre le mal !

Ruthaël, qui s'était remise à son côté murmura :

— Dieu bon, pardonnez à mon père, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

## XLI

### L'ecolier Paul.

Nous sommes à Paris.

Le temps est comme le Juif errant ; il marche, il marche...

Le temps avait marché. La comtesse Louise était toujours belle, mais bien triste et bien pâle.

Vous eussiez eu peine à reconnaître le vicomte Paul dans ce fier jeune homme au regard mélancolique, qui allait tous les jours deux fois au collège Henri IV et deux fois en revenait, seul et s'éloignant des joyeuses espiègleries de ses condisciples. Le vicomte Paul se nommait tout simplement M. Paul. Il n'y avait plus guère que Fanchon Honoré pour se tromper de temps en temps et lui donner encore son titre d'autrefois.

Le malheur avait mis la pensée pesante dans cette jeune tête. Si Paul ne riait plus comme jadis, il travaillait de toute sa force. Il avait un but. Il travaillait pour être le protecteur de sa mère.

Eh ! quoi ! la comtesse Louise de Savray, cette jeune femme si brillante et si riche, si heureuse surtout, avait-elle donc besoin d'être protégée ?

Et que pouvait un adolescent, élève au collège Henri IV, pour la filleule du roi Louis XVIII ?

Il y avait des années que le roi Louis XVIII était mort. Les deux cent mille livres de rentes étaient Dieu sait où. La comtesse Louise habitait un petit appartement au troisième étage de la rue de l'Ouest. Elle portait le deuil de veuve, quicque le colonel comte Roland de Savray ne fût point mort.

Quand notre ami Paul rentrait du collège Henri IV, il embrassait sa mère, et tous deux bien souvent pleuraient.

## XLII

### Les litanies du colonel.

Les autres convives de la préfecture avaient généralement prospéré. M. le préfet se carrait au conseil d'Etat, le procureur général s'asseyait à la Cour de cassation, Mme Lancelot, des domaines, et M. Lancelot, son mari, avaient une division au ministère des finances. Quelques danseurs étaient devenus des hommes chausés et sérieux, quelques danseuses avaient gagné en poids cent pour cent et même davantage. La sous-intendante n'avait rien perdu.

On était au mois de juillet en l'année 1830. Le général Lamadou (l'ancien commandant de la gendarmerie à Tours en Touraine) ayant donné une grande soirée à l'occasion du mariage de sa nièce avec M. Galapian, toutes nos anciennes connaissances se trouvèrent naturellement réunies.

Mais parlons un peu de M. Galapian.

M. Galapian, nous l'avons dit, était un homme habile et bien comptant. Il ne méprisait plus autant le bon Dieu depuis qu'il avait arrondi sa pelote, au point de justifier au contrat soixante mille francs de revenus. Personne, disait-il volontiers, n'avait jamais soupçonné sa probité. Je crois bien ! Il eût fallu débrouiller pour cela les affaires de la maison de Savray, et il y avait mis bon ordre ! Il faisait beaucoup de bien aux pauvres en leur prêtant son argent à la petite semaine.

Mme Lancelot le citait à ses surnuméraires comme un exemple de ce que peut la comptabilité jointe à l'esprit de conduite.

— Savez-vous ce qu'on dit ? s'écria-t-elle en entrant ce soir-là. Votre servante, mesdames ! Bien des compliments aux mariés. Voilà qui fera un charmant ménage ! Savez-vous ce qu'on dit ?